

Le petit napperon rouge de Hector Hugo – Texte 2

Ce dimanche après-midi-là, j'étais donc en train de traverser la forêt pour aller la voir. Je transportais dans mon panier la galette et le grand port de beurre. Je dis « la galette » parce que je suis toute seule. Si mes parents étaient là, je parlerais correctement et je dirais "l'argent" ; galette, c'est un mot d'argot et je n'ai pas le droit de dire des gros mots ni des mots d'argot. Il n'y a pas que mon père qui est instituteur, ma mère aussi est institutrice. Alors, vous pouvez imaginer: deux parents instituteurs, ça n'arrête pas, côté remarques du genre "on ne dit pas "j'ai été", on dit "je suis allé" ou bien on ne dit pas "donne-moi-z'en", on dit "donne--m'en", etc. Alors, quand je suis toute seule, je dis des gros mots. Et la "galette", ça fait partie de ces mots que les bandits emploient au cinéma pour montrer qu'ils ne rigolent pas. Je ne savais pas, moi, que "galette" ça voulait dire "argent". C'est Benoît qui m'a appris ça à l'école. Un jour, à la récré, il arrive et il me dit "aboule la galette" ; j'ai cru qu'il voulait un morceau de mon quatre heures. Il m'a regardée d'un œil noir.

- Tu te fiches de moi ? C'est tes sous que je veux, ton argent, ta galette, quoi.

- En somme, tu veux me racketter, c'est ça ?

- T'as tout compris, fillette.

Il n'aurait jamais dû m'appeler fillette, il n'y a que ma grand-mère qui a le droit. Il s'est ramassé une baffe magistrale. Ca l'a calmé. Maintenant on est copains. Il m'apprend tous les gros mots des films de gangsters qui passent à la télé et que je n'ai pas le droit de regarder. La galette, le flouze, le pèze, l'oseille, l'artiche, le fric, le pognon, le grisbi : c'est incroyable le nombre de mots qu'il y a pour dire l'argent. Mais celui que je préfère c'est la "galette". C'est peut-être parce que c'est le premier que j'ai appris.

Je marchais donc avec la galette et le pot de beurre. Ca, c'est encore une combine à grand-mère : avec le lait de sa vache, de temps en temps elle fait du beurre et c'est nous qui sommes chargés de le vendre. C'est du beurre fait comme autrefois et il y a beaucoup d'amis des parents qui passent des commandes. Moi, je vais chercher le grand pot de beurre de grand-mère. On met les mottes de beurre dans un papier spécial. Et, quand c'est fini, je lui rapporte le pot de beurre et l'argent du beurre, la galette...

Il ne restait plus beaucoup de beurre dans le pot, on avait presque tout vendu, mais il y avait pas mal de galette et, mon panier à la main, le cœur léger, je chantonnais guillerette sans me douter de quoi que ce soit quand soudain, que vois--je, au détour d'un gros chêne ? Une fraise des bois. Une magnifique fraise des bois, rouge comme... comme une fraise des bois bien mûre. Ni une, ni deux. Je pose mon panier. Je me mets à quatre pattes, j'attrape délicatement la fraise (surtout ne pas l'écraser), je tire un petit coup sec et – hop ! – je l'avale. Un vrai délice. Je regarde à l'entour. Les fraises des bois isolées ça n'existe pas. J'en vois une autre un peu plus loin, magnifique elle aussi. Et puis une autre, et encore une autre. Et me voilà partie à suivre ces fraises des bois qui semblaient poussées là exprès pour moi. J'avais complètement oublié mon panier. Je ne sentais pas les écorchures que j'étais en train de me faire aux genoux. J'avais oublié l'heure. Je ne voyais pas le soleil en train de décliner, et je ne me rendais pas compte que ma chasse aux fraises des bois m'entraînait de plus en plus loin dans la forêt. C'est tellement bon les fraises des bois. J'en ai encore trouvé plusieurs. Et puis l'idée m'est venue d'en ramasser un peu pour ma grand-mère, mais j'ai réalisé que je ne savais plus où était mon panier. Je me suis dit "il faut que j'arrête". J'ai quand même repris une fraise qui me tentait trop, en pensant "c'est la dernière". J'ai eu un peu de mal à l'avaler, comme si j'avais la gorge serrée. Et soudain, j'ai réalisé qu'on n'entendait plus rien.

D'habitude une forêt, c'est plein de chants d'oiseaux et de feuilles qui crissent sous le poids des petits animaux. Mais les oiseaux s'étaient tus et aucune feuille ne crissait plus. J'ai frissonné un peu, tout en lorgnant sur la magnifique fraise des bois que je venais d'apercevoir à côté d'un gros buisson. J'ai hésité, mais pas longtemps. Je me suis approchée et là, je suis tombée nez à nez avec... je devrais plutôt dire nez à truffe... car, juste en face de moi, il y avait un loup.